

108
P 414
10132

44^e ANNEE — 1961
Numéros 3-4
MARS - AVRIL

LE FLAMBEAU

REVUE BELGE
DES QUESTIONS
POLITIQUES ET
LITTERAIRES

Directeurs : Henri GREGOIRE et Paul ORGELS.

Hommage à Jules Bordet.
L'affaire du Congo: imprudences et ignorances.
Documents sur le drame algérois;
le front commun des amis de l'association
va-t-il se rétablir?
Les entrevues de Paris et le congrès de Vienne.
L'amitié franco-belge,
ressort d'un indispensable redressement.

SOMMAIRE

D ^r E. RENAUX.	<i>Jules Bordet.</i>
Ch. PERELMAN	<i>Le Philosophe Marcel Barzin. *</i>
PARRHESIASTES.	<i>Perdre ou ne pas perdre la face?</i>
TESTIS	<i>L'Intégration possible.</i>
M. LAURIOL	<i>Le communisme en Algérie.</i>

Député d'Alger.

(Suite du sommaire page 3.)

Le numéro : 70 francs belges

Le Philosophe Marcel Barzin*

Mon cher Maître,

La manifestation d'hommage et de sympathie qui réunit autour de vous aujourd'hui des centaines d'amis, d'anciens élèves pour la plupart, s'adresse avant tout au merveilleux professeur que vous avez été pendant les quarante et une années de votre enseignement à l'Université. Vous aimiez votre métier, vous aimiez le contact intellectuel avec la jeunesse qui vous considérait comme un de ses maîtres à penser.

Vos premières leçons, vous les avez données en uniforme de caporal, alors que plusieurs de ceux qui vous écoutaient étaient revenus de la guerre comme officiers et sous-officiers. Mais ce détail ne vous gênait guère, car, pendant les longues journées au front de l'Yser, quand ils n'étaient pas en première ligne, des militaires de tout grade aimaient se réunir dans les ruines d'une ferme à moitié inondée, autour du philosophe qui leur parlait de Platon et de Kant, de Schopenhauer et de Bergson. Mais bien vite vous alliez remplacer votre tenue militaire par une sévère redingote.

Vos deux maîtres, Eugène Dupréel et Georges Dwelshauwers, avaient diversement contribué à votre formation. Alors que le premier vous a attiré vers la logique moderne, en vous faisant connaître l'œuvre, à ce moment toute récente, de Bertrand Russell, considérée, peut-être pas tout à fait à tort, comme un retour au platonisme, le second, par sa réflexion d'inspiration psychologique, vous a donné le goût de la philosophie de Bergson. Oserais-je révéler publiquement que c'est

* Nous exprimons notre vive gratitude à M. Chaim Perelman, qui nous a permis de reproduire ici le texte de l'allocution qu'il a prononcée au cours de l'hommage rendu à M. Marcel Barzin, le 17 février 1961, dans le grand auditoire P.-E. Janson de l'Université Libre de Bruxelles.

à l'insu de vos parents et de vos maîtres que vous avez suivi, au Collège de France, les cours de ce penseur génial, qui vous a marqué d'une empreinte bien profonde? Votre carrière philosophique n'est-elle pas la résultante d'un effort, combien difficile, de concilier l'idéal de rationalité platonicien avec l'idéal bergsonien de liberté comme expression du moi profond, de la personnalité authentique?

Les jeunes gens et les jeunes filles qui affluaient en grand nombre à vos leçons étaient comme envoûtés, dès la première phrase, par un exposé qui paraissait improvisé et où, en termes tour à tour abstraits puis imagés, mais toujours étonnamment simples et adéquats, vous les mettiez en face des problèmes éternellement actuels de la philosophie. Le corps légèrement penché en avant, souvent appuyé sur le pupitre, accompagnant d'une main expressive le déroulement de vos analyses, vous révéliez, à l'occasion d'un cours sur Socrate ou sur Spinoza, ce qui restait toujours vivant dans chaque grande philosophie. Vos leçons de logique formelle, terreur des « littéraires », ont appris à des milliers d'étudiants, parfois malgré eux, à comprendre les exigences d'un raisonnement rigoureux.

Maître prestigieux, vous étiez aussi un maître dévoué, et les philosophes de Bruxelles, que vous avez en grande partie formés, auxquels vous n'avez ménagé ni votre temps ni votre aide, dont vous étiez le guide attentif, le protecteur affectueux, pensent avec gratitude à tout ce qu'ils vous doivent; ils ne l'oublieront jamais.

Je me souviens de mon premier entretien avec vous, quelques semaines à peine après mon entrée à l'Université, quand j'étais venu vous trouver dans la salle des professeurs, pour vous demander à quel moment débiterait le séminaire de logique mathématique annoncé dans le programme des cours. En réalité, il

s'agissait d'un de ces enseignements inexistantes qui, pour l'une ou l'autre raison, et parfois sans raison, reparaissent dans les programmes d'année en année. Bienheureuse négligence! Au lieu de me renvoyer avec un mot d'explication, vous décidez sur-le-champ de faire travailler le jeune homme avide de savoir, vous lui recommandez des ouvrages de logique, anglais et allemands, bardés de formules et parsemés d'embûches, et vous vous déclarez disposé à le recevoir chaque fois qu'il aura besoin de vos lumières. Je pense avec émotion aujourd'hui aux séances prolongées d'explications qui ont suivi. Ce n'est pas pendant des mois, mais pendant des années que vous avez passé ainsi plusieurs heures par semaine à élucider, avec votre jeune élève, des passages difficiles, et quand, la journée finie, nous quittions les bâtiments de l'Université plongés dans l'obscurité, la discussion philosophique continuait encore longtemps dans les rues de Bruxelles.

Vous avez donné à vos élèves le goût d'une analyse rigoureuse, d'une critique sans complaisance, d'une pensée indépendante, exigeante à l'égard d'elle-même comme à l'égard des autres. Vous détestez le conformisme et avez même une secrète estime pour ceux qui ne se conforment pas à vos propres idées.

Vous méprisez les conventions et ne faites jamais simplement ce qui se fait. Vous n'hésitez pas, par contre, à vous dévouer avec un brio et un courage magnifiques à ce qui, à vos yeux, doit être fait. Cette double tendance vous portera, bien souvent, à ne pas suivre, mais à affronter.

Vous avez évité, par tous les moyens, de vous faire enrôler dans la garde civique, qui abritait un patriotisme du dimanche que vous aviez en horreur. Mais dès le lendemain de l'invasion de la Belgique, le 5 août 1914, vous vous engagez dans l'infanterie, comme volontaire de guerre et, refusant tout autre grade que celui de

caporal, vous avez fait, pendant toutes ces longues années, plus que votre devoir.

Après plusieurs mois passés au front, en avril 1915, vous apprenez que votre père, Léopold Barzin, juge à Dinant, a été une des premières victimes des fusillades allemandes. Le 23 août 1914, arguant de la présence des francs-tireurs, les Allemands avaient rassemblé tous les habitants de certains quartiers de Dinant, dont le quartier St-Pierre, où se trouvait votre maison paternelle, enfermèrent les femmes et les enfants dans des couvents du voisinage, et fusillèrent tous les hommes à titre de représailles. Puis méthodiquement, comme ils savent le faire, ils incendièrent et rasèrent toutes les maisons du quartier. Dans la vôtre brûlait, avec tout l'avoir de la famille, la thèse de doctorat sur Maine de Biran que vous vous prépariez à défendre quelques semaines plus tard.

Votre père, comme bon nombre d'universitaires belges avant la première guerre mondiale, admirait beaucoup la culture allemande. Il vous avait envoyé encore tout jeune homme à l'Université de Heidelberg pour y apprendre le grec et y perfectionner votre allemand. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il fut convaincu que les Allemands étaient incapables d'un acte de barbarie. L'assassinat de votre père bien-aimé et de tous vos voisins innocents vous a marqué pour toujours d'un signe ineffaçable.

Rentré du front avec la croix de guerre et deux citations à l'ordre du jour, vous portiez en vous la conviction profonde et inaltérable que la vie humaine n'est pas la suprême valeur. « L'homme ne vaut, écriviez-vous quelques années plus tard, que dans la mesure où il a un idéal auquel il est prêt à tout sacrifier. Une humanité ... qui bornerait son effort à satisfaire ses besoins et à fuir les douleurs ne serait plus qu'un triste troupeau sans grandeur ». Dans le combat presque

solitaire que vous meniez, en 1929, contre le pacifisme à outrance, considéré par vous comme une entreprise de démoralisation publique, vous retrouviez la tradition stoïcienne et je dirais même, l'essence de la moralité. Car qu'est-ce que la moralité sans courage? Peut-on même parler de moralité dans les affaires humaines quand s'instaure la loi du plus fort ou du plus menaçant? Il vous est arrivé à plusieurs reprises, par la suite, de témoigner, sans crainte, votre mépris de la force sans la justice.

Initiateur du manifeste du 18 octobre 1939, groupant les membres des Académies et les professeurs d'Université qui ne pouvaient rester indifférents devant le quatrième partage de la Pologne, vous avez été amené, bientôt après, à soutenir le bon combat que menait dans le *Flambeau* notre admirable maître Henri Grégoire. Vous ne pouviez tolérer que la neutralité de l'État belge impliquât la neutralité de la pensée, l'assujettissement de la conscience, le silence devant le crime. Vous écartiez les fallacieux prétextes par lesquels on voulait brider l'expression de notre indignation. Avec une admirable clairvoyance, vous souligniez, dès le 30 octobre 1939, que ce n'est pas parce qu'ils veilleront sur leur langue et sur leur plume, que les Belges seraient protégés contre toute agression. Si la Belgique devait un jour être envahie, écriviez-vous, ce serait pour des raisons stratégiques impérieuses, car « on n'entreprend pas une guerre contre un pays habité par une population tenace et qui dispose d'une armée de près d'un million d'hommes, bien instruite, bien encadrée, bien armée, par colère contre des manifestations d'opinion ». Une fois de plus, vous prouviez que la peur est mauvaise conseillère, et que la faiblesse ne doit pas nécessairement conduire à la lâcheté!

Quand les Allemands occupèrent la Belgique pour la deuxième fois, la belle maison que vous habitiez au

fond d'Uccle fut réquisitionnée une des premières et par après entièrement vidée de son contenu. Le général allemand qui y habitait avait brûlé un à un et sans discernement tous les livres de votre bibliothèque! Vous-même, avec Madame Barzin, qui vous a soutenu vaillamment dans toutes vos entreprises et dans tous vos combats, vous représentiez aux États-Unis l'esprit indomptable de la résistance belge. Vous étiez, plus que jamais, convaincu de l'importance du courage comme ingrédient essentiel d'une vie humaine digne d'être vécue. Pourrait-on, sans courage, rester ce que d'instinct, semble-t-il, vous vouliez être, loyal aux causes choisies, fidèle aux amitiés? Lors de la retraite du grand professeur de morale que fut notre maître Eugène Dupréel, vous avez demandé à reprendre sa chaire pour développer, dans un enseignement *ex cathedra*, les thèses qui ont inspiré toute votre vie.

Après une carrière académique bien remplie, vous quittez vos étudiants pour vous consacrer entièrement à votre œuvre. Mais ce faisant, vous ne les abandonnez pas pour autant, car votre pensée, qui anime nos réunions nationales et internationales, restera un des centres de leur réflexion philosophique.

Vos élèves et amis ont voulu que les futures générations d'étudiants connaissent non seulement vos idées, mais aussi l'effigie d'un prestigieux maître de leurs maîtres. Ils prient l'Université d'accepter, œuvre du sculpteur René Cliquet, ce buste qui vous représente dans l'exercice de vos fonctions rectorales. Ils garderont précieusement la médaille dont voici la maquette, et dont voici pour vous le premier exemplaire. Elle indiquera les dates de votre enseignement à l'Université et portera une devise, résumant le double idéal de votre existence: « Liberté et Vérité ».

Chaïm PERELMAN.